Germanica

5 | 1989
Le mal d'être

En sous-sol

Pär Lagerkvist

Traducteur : Georges Ueberschlag

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/germanica/2640
DOI : 10.4000/germanica.2640
ISSN : 2107-0784

Éditeur
Université de Lille

Édition imprimée
Date de publication : 31 décembre 1989
Pagination : 181-190
ISSN : 0984-2632

Référence électronique
Pär Lagerkvist, « En sous-sol », *Germanica* [En ligne], 5 | 1989, mis en ligne le 10 février 2015, consulté le 06 octobre 2020. URL : http://journals.openedition.org/germanica/2640 ; DOI : https://doi.org/10.4000/germanica.2640

Ce document a été généré automatiquement le 6 octobre 2020.

© Tous droits réservés

En sous-sol

Pär Lagerkvist

Traduction : Georges Ueberschlag

RÉFÉRENCE

Pär Lagerkvist a publié ce récit, ou cette légende, en 1924 dans le recueil *Onda sagor*. Sa tonalité est tout à fait inhabituelle chez ce poète du pessimisme. Le symbolisme de cette méditation sur le problème de la souffrance fascine le lecteur par son glissement perpétuel entre le réel vécu et sa perspective universelle. Pär Lagerkvist joue sur les contrastes et nous suggère, en nous présentant « ce Lindgren que nous avons tous déjà rencontré », la possibilité d'un de ces repères positifs de l'existence dont il incombe entièrement au lecteur d'en élucider le sens.
La légende de Pär Lagerkvist se lit comme une parabole de Kafka, et cette parenté n'est certes pas faite pour nous surprendre.

NOTE DE L'ÉDITEUR

Ce texte, extrait de *Onde sagor* (Bonnier, 1924) a été publié avec l'aimable autorisation des Éditions Stock.
Nous signalons à nos lecteurs les remarquables efforts de cette maison d'édition pour faire connaître la littérature suédoise en France. Stock a déjà publié les excellentes traductions suivantes de Pär Lagerkvist : *Le nain, Le bourreau, Barrabas, Les contes cruels, L'exil de la terre, Le pèlerin sur la mer, La Terre Sainte, La Sibylle, La mort d'Ahasvérus*.

*

1 Tous, nous l'avons déjà vu, et nous le revoyons presque chaque jour. Sa présence ne nous frappe guère, nous passons de temps à autre devant l'endroit où il gît, sans y faire

particulièrement attention, c'est comme s'il devait être là, comme s'il devait faire partie de notre monde.

2 Je veux parler de Lindgren, le petit vieillard cul-de-jatte, celui qui se traîne dans les rues et les jardins à l'aide de ses mains enveloppées de gants de cuir. Les jambes aussi sont entourées d'une semelle de cuir. Son visage à la barbe rare porte les traces d'une souffrance qu'il n'arrive pas vraiment à exprimer, ses yeux sont petits et soumis. Tous, nous l'avons déjà rencontré, et nous le rencontrons constamment, c'est devenu une habitude, c'est comme s'il était une partie de nous-mêmes. En passant nous glissons une pièce de monnaie dans sa main usée, il faut bien qu'il vive lui aussi.

3 Mais on ne sait pas grand-chose de lui, sinon qu'il existe. C'est pourquoi je vais en parler un peu plus longuement, car ce vieillard-là, je le connais.

4 Je me suis souvent arrêté pour parler un moment avec lui. Ce petit vieux, il avait quelque chose de rassurant et de bon, j'éprouvais pour ainsi dire le besoin de lui parler. Je l'avais fait si souvent qu'on avait certainement fini par croire qu'il s'agissait d'un membre de ma famille frappé par le malheur. Mais c'est faux. Dans notre famille il n'y a pas de malheur, simplement une tristesse qui nous est propre, à nous seuls, et que nous portons la tête haute. Mais il me semblait que je devais parfois m'arrêter et lui parler, à cause de lui, pour qu'il ne se sente pas exclu, mais aussi à cause de moi, car il avait quelque chose à me dire. Et je n'avais pas l'impression qu'il y avait un tel fossé entre nous.

5 Souvent je me disais que si de mon côté je n'avais pas eu l'usage de mes jambes, si j'avais dû me traîner sur le sol comme lui, je m'en serais accommodé assez bien, moi aussi, il n'y aurait pas eu de raison de m'étonner d'un tel destin. Nous avions de la sorte, et de toute façon, quelque chose en commun.

6 Un soir d'automne donc je l'ai rencontré, comme si souvent, dans un parc où les amoureux avaient l'habitude de se retrouver. Il était accroupi sous un réverbère, de façon à ce qu'on l'aperçoive, tendant ses mains usées, alors que personne ne passait par là, pensant probablement qu'on allait lui faire l'aumône par charité. A vrai dire il ne savait pas grand-chose de ce monde, il était simplement accroupi là, à tendre la main, à vivre malgré tout. Il avait plu et il était couvert de boue, à cause de la terre détrempée, il avait l'air fatigué et mal en point.

– Ne vaudrait-il pas mieux que Monsieur Lindgren rentre maintenant à la maison, lui dis-je, il se fait tard.

– Oui, répondit-il, c'est probablement ce que j'ai de mieux à faire.

– Je vais vous accompagner un bout de chemin, dis-je, où habitez-vous ?

7 Il me donna l'adresse, et nous découvrîmes que nous n'habitions pas loin l'un de l'autre, c'était dans la même direction.

8 Nous traversâmes donc la rue.

– Est-ce qu'il n'y a pas de risques pour vous, demandai-je, de traverser ainsi ?

– Oh non, répondit-il, ils font attention à moi. Hier un policier a même arrêté tout le trafic des voitures pour me permettre de traverser. Mais il m'a dit de me dépêcher, et c'est tout à fait naturel. Oh non, tous les gens me connaissent ici, c'est comme s'ils pensaient que ma place est vraiment ici.

9 Nous continuâmes lentement. Je m'efforçais de faire des petits pas, parfois même de m'arrêter, afin qu'il puisse me suivre. Il commençait à tomber une pluie fine. À hauteur

de mes jambes Lindgren se propulsait en avant, ses mains boueuses ratissant le pavé tout en soulevant son corps. Il était comme une bête qui rentre en rampant dans sa caverne. Et pourtant, c'était un homme, semblable à moi, et je l'entendais parler et respirer comme je le faisais moi-même.

10 Il y avait du brouillard, de sorte que je l'apercevais à peine, et les réverbères n'éclairaient presque pas. J'avais vraiment pitié de lui en l'entendant s'efforcer de me suivre.

– Monsieur Lindgren, ne pensez-vous pas que c'est quand même un peu dur pour vous de supporter un tel sort, lui dis-je, souvent cela doit vous paraître bien amer.

– Non, répondit-il, c'est drôle, mais ce n'est pas aussi dur que les gens le croient, pas du tout. On s'y habitue. Et puis, je suis né comme ça. Ce n'est pas la même chose comme lorsqu'un homme bien portant est soudain atteint d'une infirmité à laquelle il ne s'attendait pas. Non, je ne crois pas que j'aie vraiment à me plaindre, pourvu que je sois prudent. Il y en a beaucoup dont le sort est bien pire que le mien. Bien des choses que d'autres doivent supporter me sont épargnées, j'ai une vie calme et tranquille ici, le monde est bien clément envers moi. Songez, Monsieur, que je ne fréquente que ce qu'il y a de bon ici-bas.

– Ah bon, dis-je d'une voix étonnée.

– Oui, je ne fréquente que des braves gens, il n'y a qu'eux qui s'arrêtent pour me donner une pièce de monnaie. Les autres, je ne les connais pas, ils ne font que passer.

– Je vois, Monsieur Lindgren sait tout prendre du bon côté, dis-je en souriant.

– Mais c'est vrai, dit-il d'un ton tout à fait sérieux, et c'est quelque chose d'appréciable.

11 Du coup je pris ses paroles au sérieux, je comprenais qu'il avait raison, que c'était évidemment un grand bonheur de ne connaître que ce qu'il y a de bon sur terre.

12 Nous continuâmes. Une lumière brillait dans une boutique en sous-sol.

– Je vais acheter mon pain, dit-il, en se traînant vers la vitrine où il frappa. Une jeune fille vint lui apporter un paquet préparé d'avance.

– Bonsoir Lindgren, dit-elle, quel sale temps ! Il faut rentrer chez vous maintenant.

– Oui, c'est ce que je vais faire, répondit le petit vieux. Ils se firent un petit signe de la tête et elle ferma la porte derrière elle.

– Je fais toujours mes commissions dans ce magasin en sous-sol, dit-il, tandis que nous continuâmes notre chemin.

– Je comprends tout à fait, dis-je.

– Oui, car les gens y sont toujours très gentils.

– Ah bon ! C'est bien possible.

– Ils le sont vraiment, c'est la vérité, dit-il d'une voix ferme. Nous avancions à travers des ruelles sombres et escarpées. – Moi aussi, j'habite en sous-sol, comme vous pouvez bien le penser, continua-t-il, c'est ce qui me convient le mieux. C'est le propriétaire de notre immeuble qui me l'a permis. Un homme remarquable.

13 Longeant une ruelle après l'autre, nous avancions à tâtons. Je ne m'étais jamais imaginé que j'avais un si long chemin à faire pour rentrer à la maison. Je me sentais fatigué, comme exténué. C'était comme si moi aussi je me traînais à travers l'obscurité, avec beaucoup de difficultés, bien que je ne fusse point estropié. J'étais debout et je marchais

droit, tout à fait normalement. Près des réverbères je le voyais ramper à côté de moi, puis il disparaissait de nouveau et je n'entendais plus que son halètement.

14 Enfin nous arrivâmes dans sa rue, devant la maison où il habitait. Elle était grande et magnifique, presque partout les fenêtres étaient éclairées, au deuxième étage il semblait y avoir une fête, les lustres étincelaient, on entendait la musique qui éclatait, des danseurs passaient devant les fenêtres. Il rampa jusqu'à son escalier pour descendre les trois ou quatre marches qui menaient à son logement. A côté de l'entrée il y avait une fenêtre avec un morceau de rideau et une boîte d'anchois avec des oignons à fleurs.

– Est-ce que Monsieur veut bien descendre, dit-il, et voir comment je suis installé.

15 Je n'en avais pas eu l'intention. Je ne m'étais pas rendu compte qu'une fois arrivé là il fallait que je le fasse. Je me sentais oppressé et d'humeur étrange, pourquoi devais-je descendre, nous n'étions pas si intimes que cela, il n'y en avait aucune raison. Je l'avais accompagné un bout de chemin parce que nous avions presque la même route à faire, mais je n'avais pas prévu d'entrer dans sa maison, pourquoi devais-je alors le faire ? Mais il le fallait évidemment.

16 Je me disais que la famille là-haut qui donnait une fête, je la connaissais, et il était étrange qu'elle ne m'ait pas invité, elle l'avait sans doute oublié.

– Vous n'allez pas vous fâcher parce que je vous invite à descendre chez moi, demanda le vieux, comme si mon silence l'avait intrigué.

– Non, dis-je, ajoutant qu'il avait mal compris. Je voulais bien descendre et voir comment il était installé. C'était pour cela que je l'avais suivi. Je voulais bien descendre chez celui qui m'invitait.

17 Il se traîna jusqu'au seuil, sortit la clé et l'introduisit dans la serrure. Je remarquai qu'on l'avait placée plus bas pour qu'il puisse l'atteindre.

– C'est notre propriétaire qui a arrangé cela, dit-il, il pense à tout.

18 La porte s'ouvrit et nous entrâmes. Lorsque la lampe fut allumée, je regardais la pièce autour de moi. Elle était modeste et petite, un carrelage froid avec quelques bouts de tapis dessus. Au milieu se trouvait une table dont on avait scié les pieds à mi-hauteur, et deux chaises basses. Dans un coin il y avait une cheminée, où il pouvait probablement faire cuire ses repas, et à côté une étagère qui servait de garde-manger ; les boîtes y étaient rangées selon leur taille, avec des étiquettes, et des restes de pain y étaient posés, il devait sans doute les garder pour les tremper dans son café, l'étagère était garnie de papier dentelle. Son lit, une sorte de couchette un peu surélevée, se trouvait contre l'un des murs de côté, la couverture du lit était propre et jolie. Malgré toute la pauvreté, chaque coin de la pièce était propre et gentil. Je ne sais pas pourquoi, mais je ressentais cet ordre comme tellement oppressant. Pourquoi était-il installé ainsi ? Si j'avais été à sa place, j'aurais voulu que tout traîne et soit sale, une simple tanière pour m'y glisser et me cacher comme un animal, tout aurait été plus facile ainsi à supporter, me semblait-il. Mais ici c'était joli et bien rangé partout. Il s'y déplaçait en rampant, c'était son cher petit foyer, s'occupant de son ménage, se dressant pour prendre un vase sur la table et le remplir d'eau, cherchant une nappe dans un petit coffre peint en bleu, l'étendant, puis sortant les tasses et les soucoupes. Cela me fendait le cœur de le voir vaquer ainsi à des occupations familières. Il avait enlevé les gants de cuir, ses mains étaient plates et la peau des paumes épaisse. Il alluma du feu, se coucha pour souffler jusqu'à ce que les flammes montent dans le conduit, versa du charbon, puis il

prit la cafetière et la mit sur le feu. Je ne pouvais pas l'aider, non, il savait bien mieux comment tout arranger. Il faisait tout avec tellement d'adresse, tellement habitué à le faire, on pouvait voir combien ça lui plaisait, combien ces menues occupations lui étaient chères. De temps à autre il me regardait d'un air bienveillant, il avait quelque chose de chaleureux et de calme, ici dans sa maison, pas du tout comme lorsqu'il était dans la rue. Très vite la cafetière se mit à chanter sur le feu et l'arôme se répandit dans la pièce. Lorsque tout était prêt, il grimpa, avec bien de la peine, sur sa chaise et s'y assit en souriant, content de lui. Il remplit les tasses et nous bûmes tous les deux. Cela nous réchauffait. Il voulait aussi que je mange du pain, mais je ne voulais pas l'en priver. Il le mangea lui-même, avec un air particulièrement solennel, rompant lentement un morceau après l'autre et ramassant soigneusement toutes les miettes. Il y avait un tel recueillement dans ce qu'il faisait. Ses yeux brillaient, jamais je n'ai vu un visage briller comme le sien, transfiguré d'une manière aussi paisible.

19 Je me sentais ému et oppressé à la fois de le voir se comporter ainsi, au milieu de sa misère. Comment pouvait-il ? Moi, qui vivais une véritable vie, qui n'était ici qu'un hôte occasionnel, pour voir comment il était installé dans sa caverne, je ne me sentais pas en paix. Oh, me disais-je, il a probablement quelque chose à quoi s'accrocher, il fait sans doute partie de ceux qui croient en Dieu, par exemple, alors on peut tout supporter, rien ne paraît alors très difficile. Et je me dis que c'était justement à ce sujet que je devais lui poser des questions, à propos de ces choses qui m'accablaient moi-même depuis toujours, qui jamais ne me laissaient en paix, qui me déprimaient contre mon gré. C'était pour cela que j'étais rentré avec lui dans sa maison, pour lui poser ces questions-là.

– Dites-moi Lindgren, dis-je, quand une vie ressemble à la vôtre, quand on a une telle souffrance à porter, on sent probablement plus que d'autres le besoin de croire en quelque chose qui soit en dehors de ce monde, en l'existence d'un Dieu, d'un Maître qui donne un sens plus profond au destin qu'il nous impose ?

20 Le vieux réfléchit un instant.

– Non, répondit-il lentement, pas lorsqu'on a une vie comme la mienne.

21 C'était, me semblait-il, étrange, angoissant à entendre. Ne soupçonnait-il donc pas son malheur, ne savait-il pas comment la vie pouvait être riche et splendide ?

– Non, dit-il, plongé dans ses pensées, ce n'est pas nous qui avons besoin de lui. Même s'il existait, il ne pourrait que nous redire ce que nous avons déjà compris et que nous acceptons avec reconnaissance.
J'ai souvent parlé de cela avec notre propriétaire, continua-t-il, il m'a appris beaucoup de choses. Au fait, monsieur ne connaît peut-être pas notre propriétaire, mais il devrait faire sa connaissance, c'est un homme étrange.

– Non, lui je ne le connais pas.

– Bien sûr, je comprends cela, mais Monsieur devrait faire sa connaissance.

22 Ah bon, me disais-je, pourquoi pas ; je ne savais pas qui était ce propriétaire remarquable dont il parlait, il se pouvait bien qu'il ne fût pas comme les autres, car moi j'habitais une autre maison. Ces pensées, je les gardais cependant pour moi, sans rien lui en dire.

– Je me demande cependant, dit le petit vieux. Il a beaucoup de maisons, il les possède pour ainsi dire toutes, peut-être aussi celle de Monsieur.

– Oui, continua-t-il, comment fait-il pour régir et diriger tout cela. Lorsque je suis venu lui demander s'il pouvait me loger ici, car il faut bien que j'habite quelque part, il m'a examiné longtemps du regard.
– Oui, toi je vais te prendre au sous-sol, dit-il, puisque tu ne peux pas habiter la maison elle-même.

– Non, répondis-je, je le comprends très bien.

– Je crois que le sous-sol pourra te convenir, ajouta-t-il. J'espère que je ne me suis pas trompé sur ton compte ? Qu'en penses-tu toi-même ?

– À mon avis, cela me conviendra tout à fait.

– Oui. Et tu sais bien que je ne veux pas y avoir n'importe qui ou n'importe quoi. Pas d'acrimonie et pas de haine, pas de gens louches et douteux. En haut, dans la maison, j'accepte un peu de tout, beaucoup de gens dont je ne sais pas grand-chose, mais dans l'appartement du sous-sol je veux avoir des gens bien et de confiance, des gens que je connaisse et qui me soient proches. Qu'en penses-tu ? Y as-tu ta place ?

– Oh oui, répondis-je tout content, j'en suis persuadé.

– Bon, je veux bien. Mais peux-tu payer le loyer, demanda t-il, car il est sévère, vraiment sévère. Tous doivent payer, personne n'y échappe, même pas le plus misérable. Tu ne paieras pas cher, car tu ne peux pas faire grand-chose. Mais de toute façon il faudra que tu paies, comment vas-tu te procurer l'argent ?

– Je peux vivre grâce aux braves gens qui sont par ici.

– Est-ce qu'il en existe, s'étonna-t-il en me toisant du regard.

– Il y en a nécessairement beaucoup, me semble-t-il.

– C'est bien, dit-il, on peut facilement en faire le compte si on veut. Tu es un homme raisonnable. Tu peux habiter chez moi.

23 Oui, il est remarquable, et pourtant si simple et si naturel. Il m'a aidé à surmonter beaucoup de choses. Sans lui, ça n'irait pas. Dès qu'il le peut il descend me voir, et il s'assoit un instant pour bavarder. Cela me réconforte toujours. Cela me redonne courage de voir qu'il a de l'estime pour moi. Lindgren est un homme de grande valeur, dit-il. Ce sont des paroles qui donnent chaud au cœur.

24 Il me regarda, content et heureux.

– Est-ce que Monsieur est aussi un homme de grande valeur, demanda-t-il.

25 Je ne répondis pas, regardant par terre, car je ne voulais pas rencontrer ses yeux.

– C'est ce qu'il faut être, dit-il. Cela vous aide à surmonter bien des choses quand on le sait.

– La chambre autour de nous semblait modeste et tranquille. La lampe éclairait la table basse aux pieds sciés, la nappe où se trouvait le pain qu'il n'avait pas mangé, le lit sur lequel il pouvait se reposer. Cela ne le dérangeait pas que je ne dise rien. Il restait assis, plongé dans ses pensées, comme je pouvais le remarquer.

26 Puis il descendit de la chaise, s'occupa du feu, lava les tasses et les remit sur l'étagère où elles avaient leur place. Il se glissa jusqu'au lit, le rangea et plia la couverture. Mais après l'avoir posée sur la chaise et effacé les faux plis, il resta immobile sur ses genoux.

– C'est bon lorsqu'une journée se termine, dit-il. Et on pouvait remarquer qu'il était un peu fatigué.

– C'est vous qui dites cela, Lindgren, vous dont la vie est si riche et de si grande valeur ?

– Oui, répondit-il en regardant calmement devant lui, la vie est riche. Je le comprends tellement bien, et je le ressens tout au fond de moi-même, avec tellement de certitude. Mais chaque journée est lourde à porter.

27 Je dis cela à Monsieur, car je crois que nous nous entendons bien. De toute façon il ne faut pas se rendre mieux que l'on est.

28 Il soupira profondément. À le voir là, affalé sur ses genoux, on aurait pu croire qu'il priait, mais il était simplement fait ainsi.

29 Je me levai en silence pour repartir. Je m'avançai pour le remercier et lui dire bonne nuit. Il me dit de revenir si j'en avais envie, et je lui dis que je le voulais bien. Puis il m'accompagna en rampant jusqu'à la porte, et je me retrouvais de nouveau dans la rue.

30 La maison tout entière était à présent dans l'obscurité. Le deuxième étage également où les lustres avaient étincelé il y a peu de temps encore. Probablement qu'il n'y avait pas eu véritablement de fête, puisque tout était déjà terminé. Seul en bas, chez le petit vieux, il y avait encore de la lumière, et celle-ci m'éclaira presque jusqu'à chez moi.